

ISABELLE AUPY

L'HOMME QUI
N'AIMAIT PLUS
LES CHATS



les éditions du Panseur

1.

Imagine une île avec des chats.

Des domestiqués, des pantoufflards et des errants, qui se baladent un peu chez l'un, un peu chez l'autre, pas faciles à apprivoiser, mais qui aiment bien se laisser caresser de temps en temps. Et puis aussi, des qui viennent toujours quand on les appelle, des qui s'échappent la nuit pour funambuler sur les toits, d'autres qui rentrent au contraire pour se blottir contre soi.

On ne trouvait pas de chiens sur cette île, enfin si peu que ça ne comptait pas. Ils s'avèrent utiles, mais c'est vrai qu'ils sont contraignants. Faut s'en occuper, les promener, les dresser. Ils sont dociles et sympas,

bien sûr, et je n'ai rien contre, mais franchement, moi je suis un homme à chat. J'aime leur indépendance, leur indifférence aussi. À l'époque, j'aimais surtout l'idée qu'ils venaient à moi quand ils le voulaient, d'égal à égal, pas par fidélité, habitude, ou parce qu'ils ne savaient pas où aller. Et sur notre île, on avait des chats, beaucoup de chats.

Puis, ils ont disparu, sans qu'on le voie vraiment d'ailleurs... C'est le problème avec les chats, ils sont tellement libres qu'on a mis du temps à remarquer leur absence, ou que leur nombre diminuait doucement. Et puis ils se ressemblent aussi, alors on a sans doute confondu. Mais, au bout d'un moment, on a commencé à se gratter le haut du crâne.

Le rouquin, lui, j'ai vu tout de suite qu'il ne revenait pas. C'était un chat de nuit, un chat de sommeil plutôt, de ceux qui réchauffent le lit. Alors le lit froid, ça se remarque.

Je l'ai cherché le rouquin. Je voulais l'appeler, mais je ne connaissais pas son nom. Son nom pour moi, c'était le bruit des volets que je ferme : le claquement du bois et

le grincement des gonds rouillés. Et tous les soirs, il s'amenait.

J'ai demandé à la voisine. Elle ne trouvait plus ses pique-assiettes. Elle en accueillait trois qui grattaient à la porte quand elle cuisinait, attirés par les odeurs, et qui quémandaient des restes. Avec leurs manières de clochards, elle les aimait bien. Toujours polis, toujours à patienter sagement au lieu de se faufiler entre les jambes quand elle leur apportait une gamelle pleine. Et ils savaient partager, ça oui, pas besoin de couper en trois, ils se lançaient presque des civilités. C'était des errants distingués.

Trois jours qu'elle les sifflait, comme ça, pour voir. Le même problème que moi. Leurs noms à eux, c'était les odeurs de poulet, de poisson et de bœuf. Et depuis peu, elle avait beau mettre les petits plats dans les grands, elle avait perdu ses trois invités. Ce n'est pas qu'on s'inquiétait, ils avaient sûrement trouvé mieux à faire, meilleur lit et meilleure cuisinière.

Alors les jours sont passés, des jours sans chats, des nuits sans chat.

Je suis allé voir le vieux du phare. Je ne sors pas beaucoup de chez moi, je n'aime pas. Faut pas demander pourquoi, c'est comme ça. Mais pour le vieux du phare je sortais, parce que c'était un ami, que j'en possède peu même si je n'ai que ça, des amis vrais. Je ne distingue pas de niveaux comme certains le faisaient, ami / connaissance / collègue / camarade / confrère / voisin / copain, et que sais-je encore? De vieux mots qui n'existent plus de toute façon, on dit «ami» pour tout le monde aujourd'hui, en particulier pour des gens à qui on ne cause jamais. Le vieux du phare, c'était un ami comme avant, et pour lui je sortais de chez moi, et parce que sinon, je ne risquais pas de le voir : lui ne quittait jamais sa loupiote.

Sur la route qui traverse pour rejoindre la côte, je me souviens avoir entendu la comère crier «Minou». Une voix qui heurtait le vent comme si elle avait la moindre chance de gagner. Je crois que Minou était un pantouflard, du genre à remplir son gras au coin du feu et à regarder de haut tous ceux qui l'approchaient. [*à suivre...*]